

Souvenance métèque

Luis Carlos Fernandez

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

Pierre Elliott Trudeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fernandez, L. C. (2001). Souvenance métèque. *Liberté*, 43(1), 10–11.

Souvenance métèque

Luis Carlos Fernández

Le roi octogénaire n'est plus ? Et alors ? Au monotone et éternel régime de racines de pissenlit nous sommes tous voués, roitelets, barons, sujets dociles et mauvais coucheurs, après un misérable tour de piste dans ce monde plus bas que nature. Ce blême constat trace la ligne de démarcation avec le trouble royaume de l'idolâtrie.

La circonstance n'est toutefois pas sans faire remonter des souvenirs couleur sépia dans mon esprit bien las. Né au lendemain de la deuxième grande boucherie de ce siècle, dans une famille ouvrière aux deux branches rouge vif, j'avais vingt-cinq ans révolus à mon arrivée dans ce Canabec dont j'ignorais à peu près tout, sans que cela eût alors la moindre importance, l'essentiel pour moi n'étant pas la destination (pourvu qu'elle fût vivable), mais la sortie à jamais du régime fasciste qui m'avait vu naître, et que les poubelles de l'Histoire, débordantes d'immondices de ce genre, tardaient à accueillir.

L'été s'étirait délicieusement, saluant l'automne avec des notes presque caniculaires. Ce serait bientôt le premier anniversaire de cette vilaine crise d'Octobre dont vous me parliez tant. Vous étiez intarissables aussi sur la noirceur duplessiste, dont l'évocation semblait vous rendre encore plus salubre l'air que

vous respiriez depuis une bonne décennie déjà. Je vous écoutais d'une oreille compatissante, en me disant que tout cela n'était certes pas banal, mais qu'à côté des ténèbres que je venais de fuir, votre noirceur était décidément bien petite, et votre récente crise, un mauvais quart d'heure sans commune mesure avec l'interminable dictature franquiste. Sans rien perdre de vos récits, je revoyais dans mon écran mental les images encore vives du Mai 68 madrilène : la police en uniforme occupant la fac en permanence ; les inspecteurs de la « brigade sociale » mêlés à la foule des assemblées pour y repérer le meilleur gibier subversif ; les arrestations à la sortie et les passages à tabac dans les commissariats ; les flics à cheval dispersant les manifs sur la plaine de la Cité universitaire, abattant leurs longues matraques, sans aucune trace de discrimination sexiste, sur les épaules des garçons et des filles qui, le souffle coupé par la peur, essayaient en vain de leur échapper. Et ce n'étaient là que les menus sursauts d'une tyrannie que l'on disait depuis longtemps « sur le point » de s'écrouler.

Je vous entendais parler également de « nationalisme progressiste », et là j'avais nettement l'impression d'être au pays des cercles politiquement carrés. La volonté d'indépendance, c'était autre chose. Mais le nationalisme en a justement fait un objet de rancunière rumination, une aliénante marotte qui permet de noyer le poisson de la justice sociale dans la vase démagogique du « projet de société ». L'opération a si bien réussi qu'il n'y a plus de gauche politique dans cette belle province où la société civile est de mieux en mieux dressée à percevoir toute manifestation d'authentique progressisme comme un signe de sclérose.

Dans sa célèbre réplique au texte de Trudeau, Hubert Aquin croyait pouvoir douter que le nationalisme dût mener « fatalement vers la droite sociale-politique ». Quarante ans plus tard, le doute n'est guère permis. Car nous voilà gouvernés par le plus nationaliste des partis québécois qui, sous la triste férule d'un *duce* saguenéen, en est venu à incarner une droite aussi pure que la laine de son bêlant membership. CQFD.